

Offrir sa vie

- 5^{ème} Dimanche du Carême, Année B -

29 Mars 2009

Jn 12, 20-33

Pour parler de la prière aux chrétiens, et donc de la prière de l'Eglise, avec l'Eglise, dans l'Eglise (au sens mystique, pas du bâtiment), pour parler de la façon dont notre prière personnelle prend place dans une prière commune, l'image que j'utilise souvent vient de la mer, du bord de l'océan, une image de flottaison, quand j'ai appris quand j'étais petit, et vous aussi peut-être, à faire la planche. On met les bras en croix, pour stabiliser le tronc, et on ne bouge plus. Régulièrement, un clapot arrive, une vague rebelle, qui nous fait boire la tasse. Mais on pourrait rester longtemps comme ça, si l'eau était moins froide, porté par la mer.

Un jour, j'ai marié un commandant de bord, un pilote de ligne ; il avait épousé – devinez ? Oui : une hôtesse de l'air. Remarquez, sa sœur, qui était également pilote de ligne, avait épousé – devinez ? Non : pas un steward, également un commandant de bord. Il nous reste des progrès à faire dans l'égalité homme - femme. Bref, il y avait des uniformes le jour du mariage, mais je leur avais dit : c'est moi qui pilote. Une célébration liturgique, c'est comme un voyage en avion : on se laisse porter. La liturgie se suffit à elle-même : tout est écrit dans le Missel.

Si on devait poursuivre la métaphore, ou plutôt revenir à celle de la flottaison sur l'Océan de la Miséricorde, il faudrait imaginer, avec les courants marins, non pas qu'on se laisse porter, mais qu'on se laisse emporter. S'abandonner.

La Tradition chrétienne insiste sur ce mouvement d'abandon (mouvement laissé à la liberté de l'homme), sachant que l'Ecriture utilise une expression à double sens pour le désigner : on se laisse prendre. Nous le vivons dans la nuit du Jeudi saint, après le dernier repas, dans cette nuit terrible, d'agonie de Jésus à Gethsémani, ce combat terrible à l'issue duquel il se **laisse prendre**, au double sens du terme : il s'abandonne à la volonté du Père et il se laisse arrêter par une troupe de malfaiteurs au premier rang desquels se trouve son ami : Judas.

Le Christ se laisse prendre. Faut-il qu'il ait confiance en son Père. La même destinée est signifiée au premier des Apôtres, à Pierre, après la Résurrection, lorsque Jésus lui dit : « En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture, et tu allais où tu voulais ; quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas. *Il signifiait, en parlant ainsi, le genre de mort par lequel Pierre devait glorifier Dieu.* Ayant dit cela, il lui dit : "Suis-moi." (Jn 21, 18-19)

Quand tu auras vieilli, tu étendras les mains. Etendre les mains : c'est certes le geste sacerdotal de la consécration eucharistique, et le Vendredi saint est le seul jour de l'année où il n'y a pas de consécration parce que ce jour-là Jésus meurt, c'est sur la Croix qu'il étend les bras, - et en vérité, chaque autre jour de l'année, c'est le Christ seul qui consacre. Mais c'est pour chaque Chrétien le geste eucharistique de la Communion, qui signifie à la fois un accueil et une offrande. Ajoutons que ces mains étendues se retrouvent dans l'Onction des Catéchumènes comme pour le Sacrement des malades : les paumes ouvertes, pour accueillir l'onction sainte.

Ouvrir les mains pour donner et recevoir. Pour offrir et accueillir : c'est le même geste. Un geste plus difficile qu'il n'y paraît.

Le mouvement d'abandon est douloureux. Et il n'est possible qu'avec la force du Christ. Parce que le Christ lui-même, comme nous venons de l'entendre dans l'évangile de ce dimanche a surmonté l'obstacle qui s'y oppose, et qui s'appelle : le bouleversement.

Maintenant, dit Jésus, je suis bouleversé. Cette parole contraste avec la force qui sortait de lui. Saint Luc raconte (*après l'appel des Douze*), qu'il y avait une grande multitude de gens qui venaient pour l'entendre et se faire guérir de leurs maladies. Ceux que tourmentaient des esprits impurs étaient guéris, et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous (cf. Lc 6, 17-19).

La force du Christ est-elle démentie par la possibilité qu'il soit lui-même « bouleversé » ?

Quatre remarques.

D'abord soyons attentifs à ces émotions, et bienveillants à l'égard de tous ces mouvements de la nature humaine que le Christ a éprouvés, et qui, par conséquent, ne relèvent en rien du péché. La tentation n'est pas un péché. La fatigue, que Jésus éprouve un jour à l'heure de midi près d'un puits en Samarie, n'est pas un péché. L'angoisse en soi n'est pas un péché. Le Christ a tout connu de notre condition, excepté le péché. Et s'il a vécu ces émotions, il les a vécues sans péché, et on peut donc les vivre sans pécher. Ces troubles sont normaux.

Deuxième remarque : ayant connu ces émotions, il peut d'autant mieux les comprendre chez ses disciples, et, par ce fait, s'approcher d'eux et s'approcher de nous. L'émotion rapproche. C'est ainsi que l'on trouve plusieurs passages d'évangile où les disciples sont bouleversés et où Jésus s'approche. Parfois, cela va jusqu'à se mélanger, comme dans ce récit où Jésus vient vers eux en marchant sur la mer. Ça se passe juste après la multiplication des pains, et l'évangéliste dit qu'en le voyant marcher sur l'eau, les disciples étaient bouleversés : ils crurent que c'était un fantôme. Ensuite lorsque Jésus monte dans la barque, le vent tombe, et ils étaient encore plus bouleversés parce qu'ils n'avaient pas compris la signification du miracle précédent (de multiplication des pains) : leur cœur était aveuglé (Mc 6, 45-52). En fait, ils n'avaient pas compris la bonté de Dieu. Nous vivons la mort comme un arrachement, comme une injustice que nous imputons à Dieu parce que nous sommes bouleversés.

Ce mot « bouleversé » ouvre, dans saint Jean, le discours d'Adieu : ne soyez pas bouleversés. C'est pourquoi il faut avoir en mémoire la parole que Jésus dit en montant dans la barque : « Confiance ! C'est moi ; n'ayez pas peur ! ».

Cela me conduit à une troisième remarque : si l'émotion n'est pas un péché, si l'émotion nous rapproche, elle est un facteur de communion, il convient toutefois de faire un tri : de distinguer non pas une bonne et une mauvaise émotion, mais une émotion qui nous ouvre, une émotion pour les autres, par exemple quand Jésus est pris de pitié devant les foules qui étaient comme des brebis sans berger, quand Jésus pleure devant Jérusalem – et une émotion de repli, quand j'ai peur pour moi.

Cette distinction est importante qui évite de privilégier de façon excessive ce qui est cérébral et rationnel au détriment du registre émotif. De privilégier le cerveau aux tripes, alors que nous sommes l'un et l'autre. Nos émotions ne sont pas des effets de surface, simplement épidermiques : elles sont une capacité parmi d'autres. Et une capacité d'aimer.

Chacune de nos capacités (sensibles et intellectuelles) peut être une source de vie, ou devenir un tombeau. Nos émotions peuvent nous rapprocher les uns des autres, et même nous unir à Dieu, comme elles peuvent devenir une prison. De même que notre cerveau peut lui aussi devenir un tombeau quand il n'est plus relié à l'intelligence de l'univers. Chacune de nos capacités peut devenir une source de vie. Elles le deviennent ou elle le devient quand elle devient une source d'offrande : quand elle s'ouvre à la Vie qu'elle reçoit pour à son tour l'offrir. C'est toute la différence entre le détachement qui se débarrasse de ce qui ne lui sert plus, et l'offrande qui offre une partie de soi. Voilà la 3^{ème} étape de la Passion : après la sortie du tumulte, après l'heure du choix, voici l'offrande soi, l'offrande de grand prix.

Nos émotions font partie de nos capacités d'aimer.

Et j'en viens à ma quatrième et dernière remarque : par quoi Jésus est-il bouleversé ? Par un réflexe de vie, un attachement à lui-même, un vertige devant la mort, - ce qu'on a cherché à nous inculquer pendant des générations avec ce pseudo-instinct de conservation ? Vous croyez que c'est une peur animale qui anime le Christ ?

Il est bouleversé par la haine du monde, comme il est bouleversé par la souffrance du monde. Oui, il a tout connu de nos émotions pour autant que nous en reconnaissons la véritable part humaine, qui relève de l'ordre de l'amour. Quand vous êtes très malade, ou très vieux, et que vous savez que c'est la fin, il y a un moment où, par grâce, votre angoisse, votre souffrance morale n'est plus pour vous-même : elle est pour ceux que vous aimez et que vous quittez. C'est déjà beau mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Nous pouvons bien sûr contempler, dans le Chemin de Croix, cette station où Jésus rencontre sa mère ; mais ne nous égarons pas dans la représentation que nous nous en faisons. Dieu ne s'est pas fait homme pour que nous humanisions Dieu.

Chez les martyrs, chez le Christ, le roi des martyrs, et chez tous ceux qui ont donné leur vie à sa suite, il y a cette souffrance terrible pour ceux qui font le mal.

Il n'y a rien chez le Christ qui ne soit de l'ordre de l'amour. Au moment de donner sa vie, il est bouleversé par la haine qui s'empare de ceux qui vont le tuer.

Priez pour ceux qui vous persécutent.